



Séduction, langage et modes du verbe

Jean Robert Rakotomalala

► To cite this version:

| Jean Robert Rakotomalala. Séduction, langage et modes du verbe. 2020. hal-02625356

HAL Id: hal-02625356

<https://hal.science/hal-02625356>

Preprint submitted on 26 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

Nous nous rappelons que NIETZSCHE considère le langage comme une fiction. Puis les linguistes soutiennent l'autonymie du langage par rapport à ses référents. Comme pour modérer les radicalisations, il y a lieu de croire que le langage opère dans un sursis du réel. C'est ce mouvement du sursis du réel que nous allons essayer de construire dans cette analyse des modes des verbes selon les armes de la pragmatique. Nous risquons l'hypothèse suivante : le langage procède d'une double séduction. La première est le détournement des appareils de manducation vers la parole et la deuxième est constituée par le sursis du réel qui fait que dans le langage, il n'y a que du langage. Nous interrogerons les quatre modes indicatif, subjonctif, infinitif et impératif pour rendre compte de cette double séduction à l'aune de la délocutivité.

Mots clés : performatif, sursis du réel, modes, délocutif, séduction.

Abstract

We remember that NIETZSCHE considers language as a fiction. Then linguists support the autonomy of language in relation to its referents. As if to moderate radicalization, there is reason to believe that language operates in a reprieve from reality. This movement of reprieve from reality that we will try to build in this analysis of the modes of verbs according to the weapons of pragmatism. We risk the following hypothesis: the language proceeds from a double seduction. The first is the diversion of manducation devices to speech and the second is the reprieve of reality, which means that in language there is only language. We will question the four modes indicative, subjunctive, infinitive and imperative to account for this double seduction in the light of delocutive

Keywords: performative, generalization, speech, summary, conversion

1. LA THÈSE DE LA SÉDUCTION

Il est très difficile de s'imaginer l'homme sans langage : les scientifiques attestent que c'est la stature debout qui a fait descendre le larynx dans la gorge et ainsi de permettre les sons articulés. Cette hypothèse phylogénétique est observable dans le développement ontogénétique de l'enfant dont l'acquisition du langage passe suite à l'acquisition de la marche. Cette hypothèse de Lieberman (LIEBERMAN & McCARTHY, 2007), bien que controversée, rejoint celle de MacNeilage et Davis appelée *Frame then Content* que nous considérons comme une question de séduction en tant que détournement des fonctions de succion-mastication-déglutition en expressivité par vocalisation :

Disons simplement que, si l'on accepte la théorie *Frame-then-Content* de MacNeilage et Davis qui dote les humains de capacité de modulation vocale par dérivation du système de mastication-déglutition, on obtient directement un point d'entrée vers un invariant des systèmes sonores des langues du monde,

l'alternance de voyelles et de consonnes au sein de syllabes. (BOË, et al., 2011, p. 49)

Ce qui nous permet de comprendre que d'un système biomécanique destiné à la manducation s'est greffé un système de production de signes doublement articulés dans le sens de (MARTINET, 1980[1960]), la première articulation étant la combinaison d'unités pour obtenir des énoncés et la seconde, concerne la combinaison d'unité dépourvue de sens pour obtenir des lexiques.

La double articulation est un privilège du genre humain, cette constatation milite en faveur de la thèse de LIEBERMAN parce qu'il est évident que tous les mammifères vivent de la manducation alors que seule l'espèce humaine s'est dotée de la parole. Fait très remarquable, contrairement à ses homologues, le petit de l'homme bien que capable de déglutition dès sa naissance n'a pas immédiatement la parole, il lui faut attendre une maturation du système biomécanique, tel que l'hypothèse de LIEBERMAN l'esquisse, pour pouvoir articuler la parole.

Nous retenons de ces remarques que la motivation de la parole est identique à celle de la séduction s'il est admis que ce qui séduit n'a pas de fonction liée au travail : ce qui est utile n'est pas séduisant parce que l'objet s'efface derrière le travail qu'il permet d'accomplir, c'est ainsi que le fer duquel nous tirons des outils techniques n'a pas la séduction de l'or dont le destin n'est pas le travail mais la parure : un couteau en or perd toute sa fonction liée à la découpe pour devenir un objet destiné à la vue. Cette dernière observation nous amène à un autre exemple.

Les jeux olympiques dans l'antiquité grecque sont exclusivement réservés aux hommes qui accomplissent leurs compétitions athlétiques intégralement nus. La raison est que les jeux sont destinés aux dieux de l'Olympe et leur importance réside dans le fait que le corps athlétique est une conséquence d'exercice intense qui confère au corps masculin sa beauté virile. C'est pour cette raison que l'art par excellence dans l'antiquité grecque est la sculpture de nu masculin dont l'exemple emblématique est le discobole. L'évidence première est la sculpture n'a d'autres finalités que d'être vue. Il a fallu attendre PRAXITÈLE pour que la nudité féminine fût sculptée. Si depuis le nu féminin l'a emporté sur celui du masculin, c'est parce que la nudité féminine éclipse mieux les fonctions biomécaniques au profit du paraître. Ce qui veut dire que la séduction qui va nous intéresser est celle de l'éclipse qui n'annule pas la fonction transitive mais la masque au profit de la fonction intransitive. Pour illustrer cette dernière couple d'oppositions, faisons appel à (TODOROV, 1991[1977], p. 191) qui nous apprend que la marche est transitive puisqu'elle mène d'un point vers un autre ; mais que la danse est intransitive parce qu'elle ne mène nulle part.

S'il en est ainsi de la séduction on s'aperçoit que la parole détourne la fonction de manducation, une fonction d'utilité primordiale, au profit d'un jeu qui consiste à convertir le son en signifiant (deuxième articulation) et les objets du monde en signifié (première articulation).

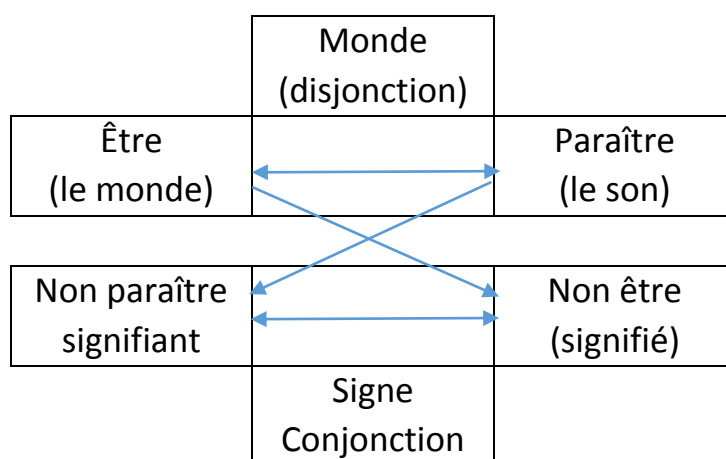
Deux remarques s'imposent à propos du jeu que nous rangeons dans la catégorie de la séduction. D'abord, le jeu n'a d'autre finalité que lui-même, c'est cette intransitivité qui

séduit dans les jeux. Ensuite, le langage comme jeu sur le signe linguistique suspend la nécessité de présence du réel. Autrement dit, une fois le monde converti en discours, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile. Dès lors, tous les jeux sont possibles. Ils commencent par la lallation du bébé pour trouver son expression extrême dans les œuvres poétiques en passant par les diverses rhétoriques qui permettent au langage de réaliser un jeu infini libéré du poids néfaste du réel comme le signale le passage suivant :

Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue, c'est que condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau.
(MARINETTI & MELI, 1986, p. 307)

Nous pouvons visualiser cette autonomie linguistique, ou bien cette libération du poids néfaste du réel comme jeu dans un carré sémiotique qui est un dispositif logique qui part d'une disjonction pour réaliser une conjonction. D'un côté nous avons le son qui est converti en signifiant ; le son existe indépendamment. De l'autre côté, nous avons le « monde référentiel » que le carré sémiotique transforme en signifié. Après ces transformations, le langage se construit par conjonction des transformés en signe linguistique qui de la sorte est libéré du poids néfaste du réel. La tradition philosophique parle de « paraître » pour le son et d'« être » pour le monde référentiel :

Figure 1 : Le carré sémiotique du langage



Cette nécessité de se libérer du poids néfaste du réel sert d'argument pour Hans REICHENBACH pour caractériser le signe autonymique :

(...) quand nous écrivons quelque chose au sujet du sable, nous pouvons mettre du sable à la place occupée autrement par le mot « sable » et pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une pincée de sable indésirable sur le papier, mais une partie de votre langage et nom du sable, nous aurions à mettre des guillemets à gauche et à droite de la pincée de sable. Malheureusement, une telle pratique, quoique convenable pour le sable, conduirait souvent à de sérieuses difficultés, par

exemple si nous voulions utiliser cette méthode pour dénoter les lions ou les tigres¹. (REICHENBACH, 1966 [1947], p. 10)

En tenant compte que le jeu tire toute sa séduction parce qu'il est une libération du monde du travail qui a trait lié avec la torture, alors que le jeu fonctionne selon le principe du plaisir. À force de vouloir considérer la vie sous l'angle du travail, on oublie un peu trop souvent que le monde du jeu par sa séduction peut aussi accaparer les richesses générées par le travail comme si le fruit du travail avait pour finalité d'être dilapidé dans le jeu. Il s'ensuit que la séduction du jeu nous libère de notre condition animale pour accéder au monde divin dispensé du travail, c'est-à-dire que le monde référentiel n'est pas du monde divin. En effet, ce que nous disposons du monde divin, c'est le nom « Dieu », nous ne pouvons pas faire référence à quoi que ce soit extérieur à ce nom.

Il s'ensuit que l'une des séductions les plus fortes de l'homme est le désir de violer les interdits, c'est ce qui explique les diverses déformations linguistiques dans les jurons qui a pour mission de préserver la face tout en autorisant la transgression, il s'agit donc d'un doublement mouvement qui consiste à la fois à réaliser l'interdit tout en le masquant, ce qui nous donne « jarnibleu » au lieu et place de « Je renie Dieu », c'est ce qui explique les diverses déformations du matériel linguistique dans le blasphème afin de réaliser un euphémisme comme le soutient avec pertinence (BENVENISTE, 1981[1974], pp. 254-57).

C'est cette interdiction de référence qui semble être à la source du langage qui, libéré ainsi du poids néfaste du réel, s'approprie du jeu sémiotique dans une forme de séduction qui participe de l'intelligibilité narrative. (LAFONT, 1978, p. 19) définit cette intelligibilité narrative comme l'hominisation de l'espèce humaine parce que dans la fabrication d'un outil, il faut bien que l'objet visé par l'utilisation de l'outil soit remplacé par son image. Nous devons ajouter qu'il n'y a pas d'image sans le support du langage qui déclenche un parcours d'évocation permettant justement d'imaginer le monde autrement.

Mais il existe un autre déni de la référence : la délocutivité. Née sous la plume de (BENVENISTE, 1982[1966]), la notion a très vite débordé ses cadres initiaux pour devenir notamment la conversion d'un acte physique en acte linguistique. Si à l'origine le mot « merci » désigne une « faveur accordée en retour d'un bienfait », dans la vie quotidienne, faute de pouvoir à tous les coups offrir un cadeau en retour, il suffit de dire « merci » pour accomplir un remerciement. C'est une des premières leçons qu'on apprend aux enfants qui reçoivent un bienfait. Force est donc de constater que la délocutivité sous cet angle est le meilleur moyen de montrer la séduction du langage puisqu'il suffit de dire au même titre qu'un démiurge pour accomplir.

Ainsi, partout où on l'aborde, le langage naît sous le signe de la séduction, il ne s'agit pas seulement d'un rapport d'absence comme cela se lit dans la forme d'un outil, mais surtout d'un rapport de transformation qui se déroule avant tout dans un processus narratif ou dans un processus discursif que cela advienne ou non concrètement dans le monde référentiel, le propre de l'intelligibilité narrative est de suspendre la référence au profit

¹ Notre traduction

d'une spectacularisation discursive. Nous rejoignons ici la thèse de (VICTORRI, 2002) pour qui la narration joue un rôle dans l'émergence du langage.

Nous n'avons pas ici l'intention de trancher entre le choix d'un constructivisme et d'un innéisme dans l'acquisition du langage par l'espèce humaine, mais tout au moins, il est évident que toute tentative de laboratoire de faire parler les animaux est restée vaine ; ce qui implique que, tout au plus, nous risquons l'hypothèse de la séduction dans le maintien du langage chez l'espèce. Une double séduction dans le détournement de la fonction de manducation pour la parole et dans le détournement du réel pour le spectacle linguistique.

Nous allons essayer de tester cette thèse de la séduction dans une analyse des modes du verbe.

2. LE MODE INDICATIF

Nous savons que le petit de l'homme en dépit sa pauvreté en vocabulaire et pratiquement en l'absence de toute syntaxe, n'est pas dépourvu de communication. Il n'a qu'à pointer par son index l'objet de son intérêt pour faire réagir correctement les adultes. Cette communication correspond à ce qu'il est convenu d'appeler « protolangage » à la suite de Dereck BICKERTON :

The single-clause apelike proto-language was, as we have said, almost certainly limited to dealing with physical activities in the here and now. (BICKERTON, 2016[1981], p. 236)

Bien que la thèse de BICKERTON sur les racines du langage fasse l'objet de plusieurs critiques depuis (VERONIQUE, 2007) , notamment sur la méthodologie de caractérisation du créole, rien de solide n'est encore proposé pour disputer la théorie du protolangage telle qu'elle est définie initialement, car beaucoup de preuves empiriques militent en sa faveur. Non seulement, on observe le protolangage dans le processus d'acquisition de la parole chez l'enfant, mais il intervient aussi dans le discours des adultes quand on veut parer au plus pressé, c'est le cas de « ciel, mon mari » ou de « attention, le bébé ».

À cause de la présence simultanée du locuteur, de l'objet de la communication et de l'interlocuteur, le protolangage peut se passer de grammaire mais il est d'une grande efficacité pragmatique. L'enfant qui nomme l'objet de son désir par un nom déformé et dépourvu de déterminant (toto pour « gâteau ») accomplit une requête de conjonction avec l'objet. L'adulte qui s'exclame « la porte ! » désire qu'elle soit fermée si elle est ouverte, et vice versa. Nous retrouvons déjà dans le protolangage la séduction comme détournement de la fonction de déglutition ou de respiration à des fins pragmatiques qui ont pour but de modifier le rapport interlocutif.

Il y a séduction parce que de la même manière que la vue des jambes d'une femme oblitère la fonction de locomotion pour faire naître celle du désir des jambes pour elles-mêmes ; il y a dans la conversion du son du chenal vocal en unités de la première articulation (MARTINET), une oblitération de la fonction transitive (déglutir ou respirer) au profit des signes linguistiques qui naissent ainsi pour nous libérer du poids néfaste du réel.

La délocutivité du mode indicatif provient alors du transfert du geste de monstration dans le langage

Il faut prendre garde ici car se libérer du poids néfaste du réel n'implique pas du tout que la parole n'est qu'un moyen commode que nous substituons au réel ; elle n'est pas tautologique du monde mais action modificatrice du rapport interlocutif. Aussi bien le petit garçon qui dit « toto » que la femme qui s'exclame « ciel, mon mari ! » inscrivent leur parole dans la certitude du principe de coopération de (GRICE, 1979) selon lequel l'interlocuteur va agir conformément au but identifié comme ayant motivé la parole. C'est ce dont rend compte le passage suivant :

Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeur signifiantes, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. (PETITOT, 1981, p. 32)

Autrement dit, le mode indicatif réalise le paradoxe suivant : il nous libère du poids néfaste du réel et en même temps nous permet de poursuivre l'aventure d'une figure ou plus exactement, l'aventure d'un être de langage comme s'il était réel. Ce qui veut dire très exactement que le mode indicatif a pour performativité d'indexer les choses dans la catégorie du réel : si quelqu'un me dit que « la chaleur est étouffante », il a pour intention de me faire croire à la vérité de l'affirmation et que j'agisse en conséquence.

C'est cela la séduction du langage : déclencher un programme d'actions à partir de la réception (ou de la production) de signifiant, un leurre qui nous éblouit dans les belles chansons, dans les beaux poèmes et surtout dans les belles phrases. Jean BAUDRILLARD ne nous dit-il pas que « *Séduire, c'est mourir comme réalité et se produire comme leurre* » (1979, p. 98). La réalité des choses est dans leur fonction : les belles dansent font oublier que les jambes ont pour fonction la marche au profit l'exhibition des jambes. Il en est ainsi du mode indicatif : il abolit le réel au profit de l'analyticité des signes et tire de la sorte sa séduction par son autonymie vis-à-vis du réel et parce qu'il est produit par la simple utilisation détournement de l'appareil de manducation.

Pour le commun des mortels, il est très difficile de vérifier la rotondité de la terre ; mais dire que *la terre est ronde* emprunte la voie de l'indicatif dont l'énonciation accomplit un « faire croire », à l'origine de l'affirmation saussurienne selon laquelle « *dans la langue, il n'y a que des différences* » (1982, p. 166).

Il n'est pas absurde de croire que les mythes sont notre première littérature parce qu'ils sont la première communication de masse qui perdure dans le temps et dans l'espace mieux que les livres qui exigent les capacités de lecture et d'écriture. La modernité avance parmi les critères d'identification des mythes le merveilleux (PROPP, 1970 [1958]), mais ce critère n'est pas exclusif au conte mais à tout le langage comme en témoignent les figures de rhétorique qui ne sont absentes d'aucun discours. Le merveilleux est défini comme étant ce qui ne peut pas se produire dans le monde réel, ce critère de merveilleux ainsi défini est en

contradiction avec le mode indicatif qui est la principale trame du mythe puisque que ce merveilleux n'est qu'un des effets de la force de recréation du langage, une recréation que nous pouvons résumer en ces termes : *L'idée ne préexiste pas au langage, elle se forme en lui et par lui*, une affirmation qui est attribuée à H. Von KLEIST par (CASSIRER, 1969, p. 66) mais qu'on retrouve citée aussi par (GILSON, 1986, p. 149).et (ROSETTI, 2017, p. 14)

Elle nous permet de comprendre que le mode indicatif qui est le premier dans l'acquisition de la parole tient son motif dans la séduction qu'a l'homme de pouvoir créer un monde par une « exaptation » des appareils de déglutition. Les actes de langages sont au cœur de cette création ; rappelons que les préfixes performatifs ou les verbes parenthétiques sont toujours au mode indicatif. Du coup, il est parfaitement inutile de faire une liste de verbes qui déclenche le mode indicatif dans la subordonnée, il suffit de savoir que si le verbe parenthétique a pour mission d'indexer le discours dans la catégorie de la réalité, le verbe de la subordonnée est automatiquement au mode indicatif qui fonctionne comme un colophon montrant, au même titre qu'un index, un effet de réel.

S'il faut exprimer le mode indicatif en termes de vérité, il s'agit d'une vérité analytique qui est vraie seulement de l'adéquation de l'appareillage linguistique tout autant que les vérités mathématiques, et, jamais d'une vérité synthétique, vraie de la correspondance entre un langage et le monde référentiel. La critique philosophique ou psychanalytique du langage évoque invariablement la voile de Maïa qui nous révèle et en même temps cache la réalité dans tout symbole. C'est un peu oublier trop vite que le symbole est un renvoi de signe à signes mais n'a jamais été un renvoi de signe à la réalité.

Quand on prend la balance comme symbole de la justice, cela ne signifie pas du tout que la justice est aussi impartiale automatiquement que la balance – c'est à ce défaut d'impartialité que l'expression « deux poids, deux mesures » s'applique – car il s'agit seulement du concept de la justice et non de la justice réelle. Autrement dit, la catégorie du réel dans le mode indicatif relève de la symbolisation selon la définition du symbole suivant :

À l'origine, le symbole est un objet coupé en deux, fragments de céramique, de bois ou de métal. Deux personnes en gardent chacune une partie, deux hôtes, le créancier et le débiteur, deux pèlerins, deux êtres qui vont se séparer longtemps. En rapprochant les deux parties, ils reconnaîtront plus tard leurs liens d'hospitalité, leurs dettes, leur amitié. (LEFEVRE, 2018, p. 23)

C'est cela la référence de signe à signes dans la symbolisation. Cette dernière remarque nous amène au mode subjonctif.

3. LE MODE SUBJONCTIF

Le mode subjonctif porte la trace à la fois mythique et religieuse du langage comme l'atteste son étymologie qui signifie « être sous la dépendance de ... ». Nous ne pouvons retenir la simple dépendance syntaxique parce qu'elle existe dans toute phrase complexe (relative et subordonnée conjonctive) et ne peut être tenue comme une exclusivité du subjonctif.

En revanche, en considérant que les trois points de suspension dans notre étymologie est une question de préservation de la face puisqu'on ne peut pas mentionner le divin en vain selon le deuxième commandement ; ce qui veut dire que les trois points de suspension tient lieu d'un nom de divin. La raison en est que le subjonctif est le mode d'expression de la catégorie du possible, et en tant que telle a pour performativité la requête comme le souligne la célèbre prière de Jésus à Gethsémani :

« Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté soit faite. » (De l'Évangile selon saint Matthieu : 26, 36-46)

Il y a requête à chaque fois que la conjonction à un objet de désir est impossible pour le requérant qui, du coup, est obligé de s'adresser à un plus fort que lui pour exaucer son vœu ; mais le plus souvent et en moyenne dans le parcours conversationnel ordinaire, l'objet de la requête est adressé à l'omnipotence divine. Illustrons cela par un exemple banal.

Quand nous saluons quelqu'un par la formule « bonjour », il s'agit bien entendu d'une délocutivité parce que la locution de base peut être au moins : « je souhaite que vous ayez un bon jour ». Ce qui justifie dès lors le subjonctif est le fait d'un destinataire dédoublé : le locuteur s'adresse à la fois à son interlocuteur en tant qu'ils appartiennent tous les deux à la même transcendance horizontale, et, en même temps à la divinité qui est la seule habilitée à faire un jour bon ou un jour mauvais selon ses desseins impénétrables, exception faite des devins dont les actions sont la base véritable de la délocutivité de l'expression.

En effet, le devin, dans un rituel approprié, a pour mission de conjurer le sort en convertissant un jour néfaste en jour faste selon la demande de son client. Tout au moins, il peut déterminer le jour faste pour les besoins de son client. Le rituel implique nécessairement les trois phases décrites des rites de passage par (GENNEP, 1981[1909]). Cette précision a pour but de rappeler qu'à la base le « bon jour » est l'œuvre physique d'un divin. Dès lors, s'il est accepté que la délocutivité est une conversion d'un acte physique en acte linguistique (RAKOTOMALALA, 2016), la formule de salutation « bonjour » est un délocutif qui accomplit la requête, ou le souhait d'un bon jour en dehors de l'activité physique du devin.

Autrement dit, si le mode subjonctif est l'expression de la catégorie du possible, c'est parce qu'il présente les choses sous la formule « ainsi mais pas encore » qui sert à HEIDEGGER à caractériser le *dasein* :

Cet être-sous-la-main de l'inutilisable n'est pas encore purement et simplement privé de tout être-à-portée-de-la-main, l'outil *ainsi* sous-la-main n'est pas encore une chose qui surviendrait seulement quelque part. (HEIDEGGER, 1927, p. 73)

En définitive, le mode subjonctif a pour valeur pragmatique l'expression d'un désir. Pour dissocier radicalement la science de la morale, il nous faut ici signaler qu'il y a des désirs négatifs qui sont à l'œuvre dans la conversation ordinaire : les insultes. Le problème que pose l'insulte à la pragmatique est qu'elle est sentie comme un acte de langage sans pouvoir constituer un préfixe performatif du genre **je t'insulte que ...*

Ce problème est facilement solvable si l'on tient compte que le subjonctif est l'expression de la catégorie du désir en sachant que l'on ne peut désirer que ce que l'on ne

possède pas (encore), alors pour caractériser l'insulte dans la perspective du préfixe performatif, il suffit de dire « *je souhaite que tu deviennes un chien* » qui donne par délocutivité l'interjection du mot « chien » dans la communication pour insulter. Cette solution entre dans une révision de la généralisation de la performativité à tous les énoncés, non plus en terme de performatifs implicite et explicite ; mais sous la perspective de la logique narrative qui définit les actes de langage en terme de transformation narrative libérée du poids néfaste du réel ; Cf. (RAKOTOMALALA, 2017) c'est-à-dire qu'une fois le monde narrativisé, il y a un sursis du monde référentiel, justifiant *a posteriori* la parfaite inutilité de la confrontation des actes de langage au monde référentiel et partant des énoncés. C'est cela la sui-référentialité revendiquée en pragmatique

Il est évident que ma parole n'a pas le pouvoir démiurgique de transformer un individu en « chien » ; néanmoins dans l'insulte, il y avait une transformation narrative puisque j'ai retiré de l'individu les propriétés humaines pour lui adjoindre celles du canidé. L'avantage de cette solution est d'empêcher la pragmatique de contrevenir à l'exigence d'exhaustivité en épistémologie et, surtout d'attester que dans le langage, il n'y a que du langage, le monde référentiel n'étant qu'un simulacre.

Peut-on soutenir la même conclusion à propos du mode infinitif.

4. LE MODE INFINITIF

Le mode infinitif connaît invariablement une approche syntactique. La théorie qui est toujours enseignée à propos est la très dogmatique « Quand deux verbes se suivent, le second se met à l'infinitif ». C'est une règle très lacunaire et en permanente contradiction mais qui continue d'être enseignée comme en témoigne la page de la toile qui s'intitule *Règles d'orthographe* (s.a., 2020).

Ce n'est pas une position syntactique qui commande l'infinitif mais sa nature elle-même en tant que forme nominale du verbe. Cette forme est partiellement justifiée par la possibilité de mettre un déterminant nominal devant un infinitif : *le coucher, le lever*, etc. Elle est complètement attestée quand l'infinitif sans déterminant occupe toutes les positions nominales dans les phrases : *travailler* est bon (sujet), j'aime *travailler* (objet), il est bon de *travailler* (adnominal).

Le point commun de ces infinitifs en position nominale est l'absence de sujet. La règle selon laquelle « Quand deux verbes se suivent, le second se met à l'infinitif » est invalidée par « *travailler* est bon » et « il est bon de *travailler* ». On peut être tenté de croire que « j'aime *travailler* » la justifie, il n'en est rien parce dans les relatives, les verbes peuvent se suivre sans qu'il y ait nécessité de mettre le second à l'infinitif :

1. *Cet homme qui marche semble ivre*
2. *La fille que tu regardes aime la lecture*
3. *Cette fleur dont la couleur t'intéresse attire les abeilles*
4. *La bouteille à laquelle tu penses est pleine*

Force est donc de constater que c'est l'absence de sujet qui déclenche le mode infinitif.

Cependant, il faut admettre que le mode infinitif est motivé par des buts pragmatiques : tout d'abord, l'action décrite par le verbe rompt avec le lien nécessaire à la référence mondaine, dès lors nous n'avons plus dans l'infinitif qu'un « être de langage » qui déploie sa séduction dans une stricte spectacularisation discursive. L'action n'est rattachée à aucun sujet et n'est pas localisée dans le temps.

La valeur pragmatique de l'infinitif est donc d'attester que l'on est passé à la vérité analytique, d'une part, et que d'autre part, l'effacement du sujet a pour effet de déplacer l'autorité énonciative d'un sujet individué dans un anonymat qui lui donne plus de force. L'absence du sujet, ou son effacement, fait fonctionner l'infinitif à la manière des groupes nominaux à déterminant vide et non nul, noté typographiquement par $\emptyset$ qui atteste que la règle lexicale s'est appliquée. C'est-à-dire que la référence virtuelle que le nom possède dans le dictionnaire, par exemple, est convertie en référence actuelle sans modification d'extension. C'est ce qui se produit, entre autres, dans les phrases négatives du type : « *je ne bois pas de $\emptyset$ bière* ». Il est exclu de dire « *je ne bois pas *de la bière* » ou « *je ne bois pas *des bières* ».

Pareillement, l'infinitif dans le discours se présente comme un masque d'autorité. En position de sujet, l'infinitif joue sur un anonymat qui bloque la contestation. En effet, si l'auteur de l'énoncé s'affiche, il peut être facilement contesté. La raison pragmatique de l'affirmation est un faire croire, ainsi la performativité de « *la terre est ronde* » lui provient de ce que l'énoncé est une affirmation destinée à faire croire à l'interlocuteur de la vérité de ce qui est affirmé. C'est cela la motivation de son énonciation.

Alors, si l'on dit « *j'affirme que la terre est ronde* », la vérité de l'affirmé est suspendue au sujet de l'énonciation ; elle peut donc être mise en doute. DUCROT a bien senti ce problème dans son traitement de l'implicite :

Le problème général de l'implicite, (...) est de savoir comment on peut dire quelque chose sans accepter pour autant la responsabilité de l'avoir dit, ce qui revient à bénéficier à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence. (DUCROT, 1972, p. 12)

Ce qui veut dire que l'infinitif, par l'effacement du sujet de l'énonciation fait tomber l'énonciation dans l'implicite, et de cette manière accroît l'autorité énonciative. Plus exactement, l'effacement du sujet de l'énonciation a pour effet de transmettre l'autorité du sujet de l'énonciation vers l'énonciation elle-même. C'est ce que nous appelons ici masque d'autorité qui présente le contenu de l'énonciation comme admis par tout le monde comme si sa vérité était inscrite dans la mémoire collective. Il en va ainsi particulièrement de récit anonymes qui tirent leur efficacité du masque d'autorité énonciative, au même titre que la vérité de « *deux et deux font quatre* » ne dépend nullement du sujet de l'énonciation parce qu'il s'agit d'une vérité analytique. En définitive, l'infinitif a pour mission de faire passer une vérité synthétique en vérité analytique. C'est cela nous semble-t-il la séduction du langage : nous libérer du poids néfaste du réel.

La syntaxe du mode infinitif est très complexe, mais au moins le point commun de cette complexité demeure l'effacement du sujet qui confère à la proposition infinitive l'autorité énonciative.

5. LE MODE IMPERATIF

Nous avons dans l'impératif un mode d'expression de l'ordre. Sa valeur pragmatique est donc la réalisation d'un ordre. Et l'ordre est toujours réalisé dans l'impératif selon le principe par lequel le langage suspend la référence mondaine. Prétendre que l'officier subalterne ne peut pas donner d'ordre au général, c'est confondre le langage avec le monde car la sanction éventuelle de l'officier est la preuve que l'ordre a été accompli dans et par l'énonciation. Par ailleurs, il faut constater que l'ordre ne peut être donné que dans le langage.

En somme, ce bref survol des modes du verbe nous apprend que dans le langage, il n'y a que du langage, c'est cela la séduction qui nous libère du poids néfaste du réel ; les modes n'étant qu'une forme de spécialisation relative aux actes du langage : l'indicatif réalise un faire croire, le subjonctif est rattaché à la requête, l'infinitif à l'autorité énonciative et l'impératif à l'ordre.

Université de Toliara, le 04 mai 2020

TRAVAUX CITES

BAUDRILLARD, J. (1979). *De la séduction*. paris: édition Galilée.

BENVENISTE, E. (1981[1974]). *Problème de linguistique générale, II*. Paris: Gallimard.

BICKERTON, D. (2016[1981]). *The roots of Language*. Berlin: Language sciences press.

BOË, L.-J., GRANAT, J., HEIM, J.-L., SCHWARTZ, J.-L., BADIN, P., BARBIER, G., . . . KIELWASSER, N. (2011). *Considérations ontogénétiques et phylogénétiques concernant l'origine de la parole*. Paris: Société francophone de primatologie.

CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans C. e. Alii, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.

DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique*. Paris: Hermann.

GENNEP, V. A. (1981[1909]). *Les Rites de passage*. Paris: Gallimard.

GILSON, E. (1986). *Linguistique et philosophie: essai sur les constantes philosophiques du langage*. Paris : Vrin.

GRICE, H. P. (1979). Logique et Conversation. *Communications*, 30, 57-72.

HEIDEGGER, M. (1927). *Etre et temps*. Fribourg.

LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.

- LEFEVRE, C. (2018). *Le cheminement de la science, considérations d'ordre épistémologique et spirituel*. Lulu.com.
- LIEBERMAN, P., & MCCARTHY, R. (2007). Tracking the evolution of language and speech. *Expedition Magazine*, pp. 15-19. Récupéré sur <https://www.penn.museum/documents/publications/expedition/PDFs/49-2/Lieberman.pdf>
- MARINETTI, A., & MELI, M. (1986). *Ferdinand de Saussure: le Légende Germaniche*. Padova: Libreria editrice Zielo.
- MARTINET, A. (1980[1960]). *Éléments de linguistique générale*. Paris: Arman Colin.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la vérité*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- PROPP, V. (1970 [1958]). *Morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2016, Août 09). *Encore la délocutivité*. Récupéré sur HAL: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01365568v2/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2017, Août 27). *Pour introduire à la pragmatique*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01577641/document>
- REICHENBACH, H. (1966 [1947]). *Elements of symbolic logic*. New York: Free Press.
- ROSETTI, A. (2017). *Linguistica*. Berlin: Walter de Gruyter GMBH & Co KG.
- s.a. (2020, Avril 29). *Règles d'orthographe*. Récupéré sur [bbouillonfree.fr: http://bbouillon.free.fr/univ/lf/fichiers/regles.htm](http://bbouillon.free.fr/univ/lf/fichiers/regles.htm)
- SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- TODOROV, T. (1991[1977]). *Théories du symbole*. Paris: Seuil.
- VERONIQUE, G. D. (2007). La linguistique naturaliste de Derek Bickerton. *Histoire, Épistémologie, Langage, Tome 29*, pp. 163-176.
- VICTORRI, B. (2002). Homo narrans: le Rôle de la narration dans l'émergence du langage". *Langages*, 146, pp. 112-125. Récupéré sur <http://www.lattice.cnrs.fr/>.